Qu'est-ce que le langage ?

John Searle

Traducteur : Guy Achard-Bayle, Kathie Birat et Yvon Keromnes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3520>

DOI : 10.4000/pratiques.3520

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 228-250

Référence électronique

John Searle, « Qu'est-ce que le langage ? », *Pratiques* [En ligne], 155-156 | 2012, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3520> ; DOI : 10.4000/pratiques.3520

Qu'est-ce que le langage ? (*)

John Searle

UC Berkeley

I. Naturaliser le langage

Je pense qu'il est juste de dire que les plus grandes réalisations de la philosophie des cent à cent vingt cinq dernières années concernent la philosophie du langage. À partir de Frege, qui en est l'inventeur, en passant par Russell, Wittgenstein, Quine, Austin, jusqu'à leurs successeurs d'aujourd'hui, il n'y a pas de branche de la philosophie qui ait produit des travaux d'une aussi grande qualité que la philosophie du langage. Je crois que la seule réussite comparable à celles des grands philosophes du langage est la manière dont Rawls a réinventé la philosophie politique (et implicitement l'éthique). Mais à cette éventuelle exception près, je crois que le travail accompli en philosophie du langage est une de nos plus grandes réalisations.

Ceci dit, je dois faire part d'un sérieux problème que me pose cette discipline. Ce problème est que la plupart des spécialistes ne traitent pas le langage comme un phénomène naturel. Cette accusation peut sembler étrange, vu le nombre de philosophes du langage, récents et contemporains, qui ont à cœur de mettre l'accent sur le caractère empirique de leur théorie. Quine et Davidson sont des exemples frappants d'une philosophie du langage résolument empirique. Ce qui fait problème, c'est que peu de philosophes du langage récents et contemporains s'attachent à traiter le langage comme une extension naturelle de capacités biologiques non linguistiques. Le langage n'est conçu ni dans la continuité ni comme l'extension du reste de notre patrimoine biologique proprement humain. Et je crois qu'il y a une raison profonde, à la fois historique et intellectuelle, au fait que le langage n'ait pas été traité de manière naturaliste. C'est que la philosophie du langage est intrinsèquement liée au développement de la logique mathématique. Car Frege a de fait inventé à la fois la philosophie du langage et la logique moderne. Puis la philosophie du langage à travers Russell et le premier Wittgenstein s'est essentiellement développée comme une application de la

(*) Traduction Guy Achard-Bayle, avec Kathie Birat & Yvon Keromnes ; relecture Caroline Masseron, Université de Lorraine.

logique mathématique. Même le dernier Wittgenstein et Austin, qui tous deux ont réagi contre les excès logicistes de la philosophie du langage, ne considéraient pas le langage comme un phénomène biologique naturel. Il n'est pas difficile de concevoir le langage comme une extension de capacités biologiques, mais si par « logique » nous entendons des systèmes formels du type de ceux mis au point par Frege et ses successeurs, alors la logique n'est vraiment pas un phénomène biologique. Et pourtant, la biologie proprement humaine existait depuis des dizaines de milliers d'années, donc bien avant que ne soit inventée la logique dans le sens qu'on vient de dire.

À quoi ressemblerait une tentative de traiter le langage comme je le conçois, de manière naturaliste ? Le premier pas, que beaucoup de philosophes n'ont pas voulu franchir, serait de considérer le sens linguistique, le sens des phrases et des actes de langage, comme une extension des formes d'intentionnalité⁽¹⁾ fondamentalement biologiques que sont la croyance, le désir, la mémoire et l'intention, et de considérer ces derniers comme les développements d'une intentionnalité plus fondamentale encore, notamment la perception et l'action intentionnelle, ou l'intention-en-action⁽²⁾. Celles-ci figurent parmi les formes de base de l'intentionnalité, et sont les plus primitives biologiquement, aux côtés de la faim, de la soif, du désir sexuel. À partir des perceptions et des actions, les animaux sont capables d'élaborer des souvenirs et des intentions premières, aussi bien que des croyances et des désirs, ou encore d'autres formes d'intentionnalité comme l'espoir et la crainte, la colère et l'agressivité. Je crois que nous devrions voir les fondements biologiques du langage dans l'intentionnalité prélinguistique. Notre question doit donc être : comment l'évolution d'animaux possédant des formes d'intentionnalité prélinguistique pourrait-elle conduire à l'apparition d'une faculté de langage ? Nous ne savons pas en fait comment le langage est apparu, et en l'absence de toute trace fossile, nous ne le saurons peut-être jamais, mais nous savons bien que l'évolution l'a produit, et nous devrions au moins être capables de répondre à la question : comment cela a-t-il *pu* se produire ?

Je veux insister sur le fait que cette approche est tout-à-fait différente des approches traditionnelles. Davidson, par exemple, pensait que seul un être doué de langage pouvait avoir des états intentionnels tels que les croyances et les désirs. Je pense qu'il a tout simplement pris la relation biologique à l'envers. Certaines espèces animales ont des perceptions, accomplissent des actions et sont capables d'acquiescer des croyances, des désirs et des intentions premières ; c'est sur cette base que les humains ont acquis la faculté de langage.

Le but de cet article est d'éclaircir certaines caractéristiques essentielles du langage humain, en insistant particulièrement sur celles qui ont un rapport avec la société humaine. Remarquez que je dis « Qu'est-ce que le langage ? » et non « Qu'est-ce qu'une langue comme le français, l'allemand ou l'anglais ? » Je ne m'intéresserai pas à ce qui permet de distinguer une langue d'une autre, mais plutôt à ce qu'elles ont en commun. Un de mes leitmotifs sera que les conceptions traditionnelles du langage en philosophie du langage et en linguistique tendent à sous-estimer et par conséquent

(1) NdT : nous adoptons l'orthographe de Claude Pichevin, traducteur en français de Searle (1983) *Intentionality* (*L'intentionnalité*, 1985 : voir *supra* la bibliographie de notre *Présentation*). Le traducteur précise lui-même (*op. cit.* : 7, NdT) qu'il a « suivi les décisions de traduction prise par Joëlle Proust [1982] dans *Sens et expression* [afin de] montrer ou rappeler au lecteur la continuité terminologique reliant *Speech Acts* à *Intentionality*. » Claude Poitevin accompagne sa traduction d'un *Lexique* (*op. cit.* : 323-333) qui nous a été très utile pour la présente traduction.

(2) NdT : *Intention-in-action* dans le texte original. Le concept est repris de *Intentionality* ch. 3 (sans tirets dans la traduction française).

à représenter de façon erronée le rôle de la société et des conventions sociales ; tandis que des disciplines comme la sociologie ont tendance à sous-estimer et par conséquent à ne pas représenter à sa juste valeur le rôle particulier que joue le langage dans la société. J'avancerai, parmi d'autres arguments, que le langage est essentiellement social, mais d'une façon bien particulière, qui fait que la société humaine est essentiellement linguistique. Le lien décisif qui unit langage et société est la notion de déontologie, une notion qui implique des engagements de divers ordres sur lesquels je reviendrai plus tard. Le langage, pour des raisons que je vais essayer de décrire, nécessite une déontologie, et la déontologie introduite par le langage fait la spécificité des formes humaines de société et rend possible la civilisation humaine.

L'une des principales questions abordées dans cet article est la suivante : vu que les sociétés humaines diffèrent profondément des sociétés animales, quelles sont parmi leurs différences celles qui sont justifiées, et plus exactement comment sont-elles justifiées par l'existence de langues humaines ?

II. Le langage en tant que phonologie, syntaxe et sémantique

Les modèles classiques du langage présentent les langues telles que le français ou l'allemand comme composées de trois éléments : le composant phonologique qui détermine comment les mots et les phrases sont prononcés, le composant syntaxique qui détermine la combinaison des mots et des morphèmes en phrases, et le composant sémantique qui assigne un sens ou une interprétation aux mots et aux phrases. Des modèles plus sophistiqués ajoutent qu'il doit y avoir aussi un composant pragmatique ; mais il s'agit plus de certaines contraintes particulières à l'*utilisation* du langage que d'un composant propre aux langues telles que le français ou l'allemand, au sens où la syntaxe du français est propre au français, ou la syntaxe de l'allemand propre à l'allemand. Pour notre propos, il n'est pas nécessaire que nous nous préoccupions de la phonologie car le fait d'être parlé n'est pas essentiel au langage. (Il est en revanche important qu'une langue, quelle qu'elle soit, parlée ou non, puisse être pensée. On dit parfois que les gens pensent avec des mots. À moins qu'ils se parlent à haute voix, ce n'est pas vrai. Ils pensent avec des images de mots). La relation entre syntaxe et sémantique est autrement importante. La syntaxe organise la sémantique suivant trois principes : le caractère discret, la compositionnalité et la générativité. Le caractère discret est ce trait qui permet aux éléments syntaxiques de garder leur identité dans les diverses opérations auxquels ils sont soumis. Ainsi quand vous changez l'organisation d'une phrase, les mots (et les morphèmes) ne perdent pas leur identité. À la différence de ce qui se passe avec la cuisson d'un gâteau où les ingrédients sont modifiés par leur mélange, la formation d'une phrase ne modifie pas les mots et les morphèmes en les mélangeant : vous pouvez avoir ainsi une phrase de huit ou douze mots, mais pas de neuf et demi. La compositionnalité est à la fois une propriété syntaxique et sémantique⁽³⁾. Syntaxiquement, un élément complexe tel qu'une phrase est composé d'éléments plus simples, mots et morphèmes, en fonction des règles de formation de chaque langue. Sémantiquement, le sens de la phrase complète est déterminé à la fois par le sens de ses composants et par celui de la structure syntaxique de la phrase. Ainsi, nous comprenons différemment « Jean aime Marie » et « Marie

(3) NdT : le terme *composition(n)alité* se retrouve en effet chez les morpho-syntaxiciens et les sémanticiens, mais ces derniers, notamment lorsqu'ils sont proches de la logique ou de la philosophie du langage (comme ceux du GdR *Sémanticlopédie*), semblent préférer l'orthographe avec un seul *n*, que nous adoptons : <http://www.semantique-gdr.net/>.

aime Jean », même si les deux phrases ont les mêmes éléments, parce que ces éléments sont disposés différemment dans les deux phrases. La générativité, telle que je la conçois, implique que les opérations syntaxiques propres à une langue permettent à ses locuteurs de créer une infinité de nouvelles phrases. Il n'y a pas, à proprement parler, de limite supérieure au nombre de phrases possibles, dans aucune langue humaine.

Malgré tout, le tableau reste incomplet. Comme je vais le montrer, on a laissé pour compte une dimension cruciale du langage, cet élément qu'on pourrait appeler couramment *l'engagement*, et pour lequel j'emploierai le terme plus général de déontologie. La déontologie est essentielle à la nature du langage humain pour des raisons que je dois expliquer.

III. Langage et société

En linguistique et en philosophie, il y a une conception plus ou moins orthodoxe du langage mais il n'existe pas une telle standardisation des conceptions de la société dans les sciences sociales. Toutefois, il me semble que les théories de la société qui me sont familières, si je parcours la vaste période qui va d'Aristote à Habermas, se méprennent radicalement sur le rôle du langage en ce sens qu'elles prennent l'existence du langage comme un présupposé, à partir de quoi elles se demandent : comment la société fonctionne-t-elle, comment se construit-elle ? etc. Quand je dis que pour elles, le langage est un présupposé, je veux dire qu'en voulant rendre compte de la nature de la société elles ne se demandent pas : qu'est ce que le langage ? Elles en supposent simplement l'existence et raisonnent à partir de là. De ce point de vue, il se peut que les menaces les plus graves viennent des théoriciens du contrat social, qui présupposent l'existence d'êtres comme nous, disposant du langage, et se demandent ensuite comment ces êtres peuvent former une société sur la base d'un contrat social. Je montrerai pour ma part que dès lors qu'une société dispose d'une langue, elle possède déjà un contrat social.

IV. Comment le langage a-t-il pu apparaître dans l'évolution ?

Je ne suis pas sûr de la meilleure façon d'argumenter en faveur des thèses que je veux défendre. Je pense qu'une bonne manière de le faire est, si l'on peut dire, d'ordre génétique. Je propose de traiter cette question comme une question d'ingénierie ou de conception. Imaginez qu'ait existé une espèce comme la nôtre, avec toutes sortes d'expériences prélinguistiques conscientes, d'actions volontaires, d'activités mentales prélinguistiques mais pas de langage. Quelles aptitudes les individus de cette espèce devraient-ils posséder pour être à même de créer une langue pour eux-mêmes et que créent-ils exactement en créant une langue rudimentaire ? Il ne s'agit pas là d'une histoire fantastique ou de science-fiction ; la question reflète d'une certaine manière notre histoire réelle. À une certaine époque, des animaux plus ou moins comme nous, des hominidés, parcouraient la terre sans le langage. Maintenant nous l'avons. Que s'est-il passé entre-temps ? Et quand je demande ce qui est arrivé, ce n'est pas historiquement que je pose la question, mais logiquement. Quelles caractéristiques logiques du langage ont-ils acquises et pourquoi ? Et quelles sortes d'aptitudes cognitives avaient-ils, qui ont permis au langage de se développer ? Nous avons le langage au sens où d'autres espèces ne l'ont pas. Mais qu'avons-nous au juste et comment l'avons-nous obtenu ? Je dois souligner que je ne fais pas ici de conjectures en biologie de l'évolution, j'essaie plutôt de faire l'analyse logique des rela-

tions entre aptitudes cognitives prélinguistiques et langage, afin de répondre à la question de mon titre.

Remarquez que la manière dont je pose la question présuppose que la *nature* du langage et que le problème des *fonctions* et des *usages* du langage par des locuteurs humains ne peuvent pas être dissociés. Je ne suppose pas que le langage a été créé et donné ensuite aux humains, d'un seul coup, mais que le langage s'est développé à partir d'aptitudes cognitives prélinguistiques. Nous pouvons chercher à savoir quelles caractéristiques structurales du langage sont utiles voire essentielles, en étudiant l'usage que les hommes en font.

Il y a des cas intermédiaires entre les hommes et les espèces qui ne possèdent pas de langage au sens humain du terme. Les abeilles en sont l'exemple le plus connu. Quand une abeille rentre à la ruche, elle se livre à une danse frétillante qui transmet différents types d'information, suivant les variations de cette danse : il y a du nectar aux alentours, dans telle direction, à telle distance de la ruche. Des combinaisons différentes des mouvements de la danse transmettent différents éléments d'information.

Avant d'aborder le problème des structures linguistiques possibles, nous devons aborder deux questions préalables : quelles ressources cognitives les hominidés ont-ils déjà, et, étant donné ces ressources, quelles fonctions doit remplir le langage pour les humains ? J'ai déjà dit que les hominidés sont capables de perceptions conscientes et d'actions intentionnelles tout comme d'activités mentales conscientes, le tout sous une forme prélinguistique. Cela implique au minimum que les animaux disposent de croyances, de désirs, d'intentions, et au moins de formes de souvenirs qui les rendent capables de reconnaître des objets et des situations familiers.

Ces formes prélinguistiques d'intentionnalité ont déjà quelques propriétés logiques de première importance. En particulier, du fait que les perceptions, les intentions, les croyances, les désirs, etc., sont des formes d'intentionnalité, ils véhiculent avec eux la détermination des conditions de leur succès ou de leur échec. Un animal affamé, par exemple, a une envie de manger, et toute pathologie mise à part, il a pour cela l'aptitude de reconnaître quand son désir est satisfait ou non. On peut généraliser comme suit : tout état intentionnel détermine ses conditions de satisfaction, et un animal, normal, qui a des états intentionnels, doit être capable de distinguer, de reconnaître quand les conditions de satisfaction sont effectivement remplies. S'il a soif, il doit être capable de déterminer quand il a bu, s'il a faim, quand il a mangé ; s'il essaie faire quelque chose, de savoir quand il l'a déjà fait, ainsi de suite. On peut résumer en disant que quand nous supposons que nos animaux avaient des états intentionnels, nous supposons déjà qu'ils avaient des représentations mentales dotées de contenus propositionnels et de conditions de satisfaction. Je dis cela, toutefois, d'un point de vue logique et non ontologique. Je ne dis pas que les animaux ont en tête un ensemble d'entités semblables à des images ou à des phrases appelées « représentations ». Je dis plutôt qu'avoir des croyances et des désirs, par exemple, c'est avoir déjà quelque chose qui détermine des conditions de satisfaction, et qui implique la capacité de reconnaître le succès de l'échec. Ces aptitudes se réalisent probablement au niveau des structures neuronales, mais peu importe pour notre enquête de savoir comment se réalisent ces structures, si la réalisation est assez riche pour véhiculer les propriétés logiques. Quand je dis que les représentations sont propositionnelles, je n'implique rien de linguistique. J'entends qu'il y a quelque chose qui fixe les conditions de satisfaction, et comme une condition de satisfaction est toujours une condition de *telle ou telle* chose, il s'ensuit sans surprise que les conditions sont propositionnelles.

De plus, et cela se révélera d'une importance cruciale pour l'apparition du langage, tout animal doté de cet appareil intentionnel biologiquement primitif possède déjà un bon nombre des catégories philosophiques traditionnelles (au sens d'Aristote ou de Kant). Celles de temps, d'espace, de causalité, d'agentivité et d'objet ; et avec l'objet, celles d'identité et d'individuation, et en même temps de propriété et de relation. Je ne veux pas dire qu'il doit avoir des concepts correspondant à ces catégories, mais plutôt, par exemple, qu'il doit être capable de reconnaître qu'un objet là-bas est en face de lui, qu'un autre est sur sa gauche (espace) ; de reconnaître que son repas s'est déroulé (temps), que parfois il causait plutôt qu'il ne subissait un événement (agentivité), que des choses qu'il faisait engendraient d'autres choses (causalité). Et c'est peut-être le plus important, s'il peut percevoir et reconnaître des objets, y compris d'autres hominidés, il doit posséder les catégories d'identité et d'individuation, car il doit être capable de percevoir que tel objet est le même objet qu'avant (identité), et que cet objet-ci est autre que celui-là (individuation). Mais du moment qu'il saisit des objets en termes d'identité et d'individuation, il les saisit aussi en termes de propriétés et de relations entre eux. Il peut voir que telle personne est près de telle autre (relation spatiale) et que cet objet est marron (propriété). Avec tout ce bagage, il possède également le concept de changement ; c'est pourquoi il peut voir que cet hominidé, qui était là-bas auparavant, s'est maintenant rapproché (a changé de place). Enfin, il peut reconnaître des objets d'un même type. Par exemple, il peut reconnaître d'autres animaux comme étant ou n'étant pas de la même espèce que lui.

Qu'est-ce qu'il lui manque ? Peut-être avant tout les structures *internes et contrôlables* de ses activités mentales. Ainsi, un chien peut percevoir et donc penser que, comme nous l'exprimerions, « Quelqu'un s'approche de la porte. » Mais, contrairement à nous, il ne peut pas distinguer cette pensée de cette autre : « La porte est approchée par quelqu'un... » Et surtout il ne peut pas utiliser sa pensée vraie « Quelqu'un s'approche de la porte » pour former la pensée fausse « La porte s'approche de quelqu'un. » C'est un point important. Les formes prélinguistiques de l'intentionnalité ont une structure, mais elles n'ont pas ces espèces de structures *manipulables* que permet la syntaxe des langues. Ainsi la perception est structurée par l'impact physique même des objets perçus et par la physiologie des organes de perception. Par exemple l'animal voit un homme qui marche vers la porte. La structure de la mémoire est configurée de manière identique par les événements physiques mêmes et les organes physiologiques. Mais sans éléments syntaxiques, l'animal n'a pas ce riche appareil structural qui lui permet d'en manipuler les éléments comme il veut.

Je pense que ce que je viens de dire est manifestement vrai, mais sujet à controverse. Des philosophes, comme Fodor⁽⁴⁾ particulièrement, pensent que toute pensée requiert une syntaxe linguistique, et que seuls les humains acquièrent une langue naturelle parce qu'ils ont la faculté innée d'un « langage de la pensée » doté d'une syntaxe aussi riche que celle de n'importe quelle langue humaine. D'autres, et particulièrement Davidson⁽⁵⁾, pensent que sans langage la pensée est impossible. Ainsi, aussi incroyable que cela paraisse, ils déniaient que les animaux puissent avoir des états intentionnels tels que les croyances et les désirs. Pour moi, au contraire, il est évident que beaucoup d'animaux, comme mon chien Gilbert, ont des perceptions, des intentions, des croyances et des désirs, même s'ils ne possèdent rien qui ressemble à un langage doté d'une structure syntaxique manipulable.

(4) Jerry Fodor (1975), *The Language of Thought*, Cambridge, Harvard University Press.

(5) Donald Davidson (1984), "Thought and Talk", in *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford, Oxford University Press, 155-170 (NdT : trad. Pascal Engel, 1993, « Pensée et discours » in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, Jacqueline Chambon).

Sur ce point, les tentatives d'enseigner le langage aux chimpanzés sont très instructives. Apparemment, les chimpanzés peuvent utiliser quelque chose qui se rapproche des noms. Mais ils ne peuvent pas comprendre que les dispositions syntaxiques déterminent le sens. Ainsi, le singe « dit » : « Koko vouloir banane », mais ne le distingue pas de : « Banane Koko vouloir » ni de « Banane vouloir Koko ». Toutes sont traitées comme égales.

V. Similarités et différences entre expérience prélinguistique et structure du langage

Dans la section précédente, j'ai dressé une liste de catégories philosophiques qui sont reconnues traditionnellement comme constitutives de la structure de l'expérience consciente : espace, temps, objet, causalité, etc., et qui fournissent une base aux traits linguistiques correspondants. Dans cette section, je veux explorer d'autres ressources prélinguistiques et présenter aussi quelques problèmes pour faire la transition entre l'intentionnalité prélinguistique et l'intentionnalité linguistique.

1. La direction d'ajustement et ses relations au contenu propositionnel, aux conditions de satisfaction et au mode psychologique

L'histoire de notre évolution nous a fourni différents moyens par lesquels nos états mentaux se rapportent au réel. Le but des croyances est de représenter comment les choses sont ; dès lors les croyances peuvent être dites vraies ou fausses. Le but des désirs et des intentions n'est pas de représenter les choses comme elles sont mais comment nous aimerions qu'elles soient ou comment nous avons l'intention de les rendre. C'est pourquoi les désirs et les intentions ne sont ni vrais ni faux, mais satisfaits ou non. Par le passé⁽⁶⁾, j'ai trouvé utile de caractériser les croyances comme ayant une direction d'ajustement *esprit-monde* (la croyance qui est dans l'esprit est censée s'ajuster à un état de choses dans le monde), tandis que les désirs et les intentions ont une direction d'ajustement *monde-esprit* (si tout se passe bien avec les désirs et les intentions, le monde est censé venir s'ajuster à la manière dont il est représenté dans l'esprit). Il n'est pas surprenant que l'on puisse transposer ces distinctions aux différentes classes d'actes de langage. Les assertifs sont l'expression de croyances et sont supposés, comme les croyances, représenter comment le monde est : ils ont pour cela une direction d'ajustement *mot-monde*. Les directifs, tels que les demandes, les ordres, les injonctions, sont l'expression de désirs et ont ainsi une direction d'ajustement *monde-mot*. Les promissifs promesses, offres, etc. sont l'expression de l'intention et ont donc un sens d'ajustement *monde-mot*. Ces différentes directions d'ajustement dépendent non pas du contenu propositionnel mais de la manière dont ce contenu est représenté dans l'acte de langage. C'est pourquoi dans la notation standard des actes de langage, la représentation d'un acte de langage complet distingue la force illocutoire ou le type d'acte et le contenu propositionnel.

Ainsi

$F(p)$

(6) NdT : voir *Intentionality* (1983, trad. fr. 1985).

représente le contenu propositionnel p et la force illocutoire F . Et cela correspond exactement à la représentation d'un état intentionnel comme

$$S(p)$$

où p représente le contenu propositionnel et S le type d'état intentionnel, c'est-à-dire, son mode psychologique : la croyance, ou le désir, ou autre chose encore.

Notre question est la suivante : comment passe-t-on de l'état intentionnel $S(p)$ aux ressources linguistiques qui nous permettent d'accomplir l'acte de langage $F(p)$? J'essaierai de l'expliquer plus tard dans ce texte. Notre tâche est rendue plus facile par le fait que l'appareil formel du contenu et du type, combiné aux conditions de satisfactions et à la direction d'ajustement, sont présents dans l'intentionnalité prélinguistique.

Jusqu'ici, tout va bien. Mais que dire de ces actes de langage expressifs qui ont une direction d'ajustement nulle, comme les excuses et les remerciements ? Si vous regardez les formes d'intentionnalité qui correspondent à ces actes de langage, et qui s'expriment dans leur réalisation, il me semble que ces formes, comme le regret et la gratitude, sont typiquement des combinaisons de désirs et de croyances, c'est-à-dire des désirs fondés sur la présupposition de la vérité de la croyance⁽⁷⁾. Par exemple, si je regrette d'avoir fait quelque chose, je dois croire que je l'ai fait tout en souhaitant ne pas l'avoir fait. Ainsi l'existence d'actes de langage dont l'ajustement est présupposé, et qui ont ce que j'ai appelé antérieurement une direction d'ajustement nulle, ne pose pas de problème insurmontable quand on veut passer de l'intentionnalité prélinguistique aux actes de langage, parce que les formes prélinguistiques ont également une direction d'ajustement nulle (où l'ajustement est présupposé). De tels cas, comme la fierté ou la honte, la reconnaissance ou le regret, comprennent croyances et désirs, qui n'ont pas de direction d'ajustement.

2. *Le problème particulier des déclarations*

Le débat sur la direction d'ajustement conduit à l'une des caractéristiques les plus fascinantes du langage, qui n'est pas partagée par l'intentionnalité non linguistique. Dans le langage, nous avons affaire à un type d'acte que j'ai baptisé « déclarations », qui a une double direction d'ajustement, à la fois monde-mot et mot-monde. Il ne s'agit pas de deux ajustements indépendants, mais d'un seul qui se fait dans les deux sens. Considérez par exemple les cas où quelqu'un ajourne une réunion ou déclare la guerre, en disant « La réunion est ajournée » ou « La guerre est déclarée » ; considérez encore ces déclarations linguistiques où quelqu'un fait une promesse en disant « Je promets » ou donne un ordre en disant « J'ordonne ». Ce sont des énoncés performatifs et tous les performatifs sont des déclarations. Dans ces cas nous avons une double direction d'ajustement, parce que nous effectuons une chose, et réalisons ainsi la direction d'ajustement monde-mot en la représentant comme effective, c'est-à-dire en la représentant par la direction d'ajustement mot-monde. C'est un des plus grands pouvoirs du langage que de créer une réalité en déclarant qu'elle existe. Il n'y a rien de similaire à cela dans les formes prélinguistiques de l'intentionnalité, et nous de-

(7) En général cela est vrai de la plupart de ce qu'on appelle les « émotions ». Ce concept n'est pas très clair parce que nous ne sommes pas sûrs de ce qui constitue ou non une émotion. Mais les cas exemplaires d'émotions que sont les formes fortes d'amour, de haine, du désir sexuel, du dégoût, de la honte, et de la fierté, sont toutes, je pense, des formes agitées du désir, présupposant des croyances.

vons alors être capables de montrer comment une extension des formes prélinguistiques au langage nous donne la capacité de créer une forme de réalité institutionnelle ou sociale qui n'existe que parce que nous la représentons collectivement et linguistiquement comme existant. Il me faut montrer comment des formes prélinguistiques d'intentionnalité auraient pu évoluer jusqu'à devenir une réalité humaine sociale et institutionnelle. Pour expliquer cette évolution, nous aurons besoin de la notion de sens et de celle de convention. J'y reviendrai bientôt.

3. Structure et segmentation

Ce qui différencie aussi le linguistique du prélinguistique, c'est que le flux de conscience dans la pensée et la perception prélinguistiques, bien qu'il soit structuré de différentes manières, ne peut être ou n'est pas nécessairement décomposable en segments comme peut l'être le langage. La pensée non linguistique est, ou du moins peut être, un flux continu, interrompu seulement par le sommeil ou d'autres formes d'inconscience. Le langage, en revanche, est par essence segmenté. L'énonciation de phrases ne peut être un flux continu indifférencié, car chaque phrase et même chaque fragment de phrase, énoncé comme acte de langage complet, doit être discret. Ainsi la situation où nous nous trouvons lorsque nous passons de l'expérience au langage est analogue à celle où nous passons d'un film à une série d'images fixes. En pensant avec le langage, nous morcelons notre pensée en mots et en fragments de phrase. Bien que le discours réel prenne place dans le temps, l'intentionnalité du discours se répartit en segments discrets, d'une manière qui n'est pas celle du flux de la pensée et de la perception prélinguistique en action dans la vie consciente. Ceci nous est, ou du moins ceci m'est resté caché longtemps, du fait qu'on peut parler des croyances et des désirs comme s'ils étaient des unités discrètes. Mais quand ces croyances et désirs sont, pour ainsi dire, en action, comme quand en ce moment je regarde, j'agis ou je perçois, alors ils s'intègrent au flux continu. Supposez, par exemple, que j'ai la pensée suivante en français : « Je dois aller maintenant au supermarché faire quelques courses pour le repas. » Bien que cette pensée se réalise dans le temps, parce qu'elle est exprimée par une phrase en français, elle a un caractère discret que les pensées prélinguistiques n'ont pas. Si par exemple je danse ou je skie, le flot des pensées conscientes n'a aucun besoin de mots et peut demeurer dans un flux continu.

4. L'unité de la proposition et sa relation à la référence et à la prédication

Pour expliquer la transition qui s'opère entre l'intentionnalité prélinguistique et l'intentionnalité linguistique, nous disposons de ressources étonnantes qui vont au-delà de la possession des différentes catégories philosophiques : espace, temps, causalité, identité, etc. que j'ai mentionnées dans la section précédente. En particulier, l'intentionnalité prélinguistique ne soulève pas le problème de l'unité de la proposition. Pourquoi ? Parce qu'avec la pensée consciente et l'expérience, les conditions de satisfaction sont accomplies à chaque étape de leur déroulement. Et la manière dont je peux assembler les éléments de mon expérience en un tout ne pose pas le problème que pose l'assemblage de mots discrets en une unité phrase. L'expérience vient avec l'unité qui la constitue. Ainsi pour la faim, la soif, la perception visuelle, vécues consciemment, la détermination des conditions de satisfaction fait partie intégrante de l'expérience. Une autre ressource dont nous disposons vient de la structure réelle de nos expériences perceptuelles conscientes, qui fait apparaître les objets avec leurs traits saillants. Nous voyons consciemment, autrement dit nous percevons

des objets distincts avec leurs propriétés. Par exemple, de grands arbres, des pommes mûres, de hautes montagnes.

La combinaison de l'unité de la proposition et de la saillance de certains traits de notre expérience soulève un paradoxe apparent, mais que nous pouvons résoudre, je pense. Nos expériences nous fournissent des unités construites qui correspondent, dans le langage, à l'unité de la proposition ; mais dans le même temps nos expériences nous livrent des objets distincts, avec leurs traits saillants, et cela correspond à la structure linguistique SN + SV. Quel rapport y a-t-il entre ces deux faits apparemment incohérents ? C'est qu'on ne peut réussir à voir que, lorsque nous voyons que quelque chose est le cas, nous voyons que ceci et cela. Mais nous voyons bien quand même des objets, nous voyons tel ou tel objet.

Posons le problème d'une autre manière. Il n'est pas très compliqué d'imaginer une langue qui découpe les objets différemment de ce que nous faisons, qui ne traite pas un arbre comme un tout, mais comme une moitié supérieure et une moitié inférieure, et qui a deux mots distincts pour chaque moitié. C'est sans aucun doute une possibilité logique. Il est également possible d'imaginer une langue qui ne permet pas de faire référence aux objets, mais seulement aux procès comme états de choses. De la même manière que nous disons « Il pleut » ou « Il neige », nous pourrions imaginer une langue où au lieu de dire « C'est un arbre », ou « C'est une pierre », nous pourrions dire « Ça arborise ici » ou « Ça pétrise ici » sur le modèle de « Il pleut ici » ou « Il neige ici », où « Il » ne réfère à aucun objet. Nous pourrions imaginer une telle langue, mais une telle langue, si elle existe, va à l'encontre de notre phénoménologie de perception. Notre appareil perceptif tel qu'il existe est fait de telle sorte que nous traitons naturellement les entités discrètes de l'espace-temps comme des unités singulières, et celles-ci sont typiquement représentées par les SN de notre langue. De plus, l'identité telle qu'elle est conservée en mémoire est essentielle au développement de la référence dans le temps, parce qu'un animal prélinguistique peut néanmoins reconnaître un même objet à différentes occasions, et reconnaître le même objet comme ayant différentes caractéristiques à différentes occasions. Le paradoxe dont je parlais plus haut est donc que l'unité représentée par un état intentionnel est un état de choses complet, et pas un objet. Cependant ce ne sont pas des états de choses mais des objets perceptibles qui sont phénoménologiquement saillants. Avec le langage le problème est d'expliquer l'unité de la proposition, alors que les représentations syntaxiques de la référence et de la prédication sont distinctes.

VI. Les fonctions du langage : représentation vs expression

Jusqu'ici, j'ai identifié certaines caractéristiques de l'appareil cognitif que possèdent les humains prélinguistiques et j'ai identifié quelques uns des problèmes que nous devons résoudre pour rendre compte des relations entre l'intentionnalité prélinguistique et la structure du langage. Nous en arrivons maintenant à notre deuxième question. Pour quelles fonctions primaires avons-nous besoin du langage ? Par fonctions primaires, j'entends celles qui sont essentielles pour que quelque chose soit déjà un langage. Nous devons déterminer quelles sont ces fonctions primaires avant de pouvoir expliquer quelles sont les structures nécessaires et suffisantes à l'accomplissement de ces fonctions. En outre, dès lors qu'on peut remplir les fonctions primaires, il s'avère qu'il y a des fonctions secondaires, fonctions qui ne sont pas créées par les structures qui servent aux fonctions primaires, mais rendues possibles par ces structures.

La première fonction primaire est la suivante : nous avons besoin du langage pour

pourvoir à un mécanisme qui permette à nos créatures de communiquer les unes avec les autres. Que veut dire « communiquer » et qu'est-ce qui est communiqué ? La réponse traditionnelle à la seconde question, c'est qu'en parlant nous communiquons de l'information. Mais « l'information » est une des notions les plus confuses et les plus mal définies de la pensée contemporaine. Aussi je suis prudent et je ne l'emploie qu'incidemment. Je veux néanmoins affirmer clairement que ce qui est typiquement communiqué, ce sont des états intentionnels, et la raison pour l'affirmer, c'est que les états intentionnels représentent déjà le monde, si bien que ce qui est communiqué, par la communication d'états intentionnels, c'est typiquement de l'information sur le monde. Si je vous communique ma croyance qu'il pleut, il ne s'agit pas de vous parler de moi et de mes croyances, mais du temps. Mais je n'ai pas d'autre moyen de vous dire intentionnellement quelque chose sur le temps que de passer par mes représentations mentales du temps, mes états intentionnels à propos du temps, c'est-à-dire mes croyances.

Nos créatures sont déjà douées de perception, d'action intentionnelle et des processus de pensée prélinguistique. Tous sont des états intentionnels avec un contenu propositionnel complet. Et quand un animal communique avec un autre, il essaie de reproduire son propre contenu intentionnel dans la tête de l'autre. Quand il communique, par exemple, « il y a du danger ici », il a la croyance qu'il y a du danger à cet endroit et il fait en sorte que cette croyance soit transmise à l'autre animal.

Le type le plus simple de communication consisterait en ces cas où un animal communique à un autre animal de l'information sur le monde en lui transmettant une proposition non structurée. Par non structurée, j'entends que le contenu propositionnel n'intègre pas jusque là de syntaxe ; et qu'il ne s'y trouve rien qui corresponde aux mots des langues naturelles. Ce type de communication est déjà très commun chez les animaux. Pensez aux cris d'alarme des oiseaux, aux appels du mâle chez toutes sortes d'espèces, et même aux aboiements des chiens. Tous ces exemples sont des cas de ce que Peter Strawson⁽⁸⁾ a appelé « placer-un-trait »⁽⁹⁾. Nous communiquons simplement qu'un trait existe dans l'environnement. Dans les langues réelles, ces énoncés qui « placent-des-traits »⁽¹⁰⁾ peuvent souvent être réalisés à l'aide d'un seul mot : « Danger ! », « Pluie ! », « Feu ! ». Et quand nous développons l'un de ces mots en une phrase complète, les autres parties de la phrase sont parfois sémantiquement vides, comme quand nous disons « Il pleut » bien qu'il n'y ait rien à quoi réfère « Il ». Des cas aussi simples de communication font effectivement passer un contenu intentionnel d'un animal à un autre, mais ils ne sont qu'un petit pas sur le chemin du vrai langage car trop limités. Le fait que toutes sortes d'animaux le possèdent doit nous apprendre que ce genre de communication n'a rien encore de linguistique, ou qui s'en rapproche.

Nous pourrions dire alors que le premier pas sur le chemin du langage serait l'introduction de moyens conventionnels pour communiquer d'un animal à un autre des contenus intentionnels. Dans la plupart des cas, nous avons considéré les animaux comme possédant déjà des moyens naturels de communication, mais nous pouvons aisément imaginer que nos hominidés mettent en œuvre des moyens conventionnels

(8) Peter Frederick Strawson (1959), *Individuals: An Essay in Descriptive Metaphysics*, London, Routledge, (NdT : Trad. fr. Albert Shalom & Paul Drong, 1973, *Les Individus. Essai de métaphysique descriptive*, Paris, Éditions du Seuil).

(9) NdT : suivant la traduction de *feature placing* par Albert Shalom & Paul Drong (*op. cit.* : 227).

(10) NdT : *idem*.

pour des états intentionnels qui n'ont pas d'expression externe naturelle. Un chien n'a pas besoin de moyen conventionnel pour faire comprendre son intention d'agresser. Il peut se contenter d'aboyer avec agressivité. Mais les humains, par exemple, n'ont pas ce genre de moyen naturel de communiquer le fait qu'il pleut. Ces réflexions sur la distinction entre les moyens naturels de communiquer des états intentionnels et les moyens conventionnels évolués va nous obliger, je pense, à distinguer la représentation de l'expression. Il nous faut distinguer les actes de communication qui impliquent intentionnellement la représentation d'un état de choses dans le monde de ceux qui simplement expriment (au sens original de *faire sortir en poussant*, ou de *laisser libre cours* à...) l'état intérieur d'un animal : ici l'expression peut effectivement communiquer une information sur le monde, mais elle ne le fait pas en représentant une chose comme étant ou en représentant d'autres conditions de satisfaction. Ainsi, si je dis « Pluie ! » je représente le temps même si la représentation n'est pas structurée. Mais si je dis « Aïe ! » pour exprimer spontanément une douleur, je transmets une information mais ne représente rien. Faisons une généralisation qui va faciliter notre tâche : les actes de langage simplement expressifs, même effectués intentionnellement, ne sont pas « linguistiques » au sens que nous cherchons à expliciter, et les mots qui leur correspondent dans les langues existantes ne sont pas des « mots » au sens où nous l'entendons. Aïe ! Bon sang ! Beurk ! Super ! servent à exprimer des états mentaux à la fois intentionnels et non intentionnels, mais ce ne sont pas le genre de phénomènes linguistiques que nous cherchons à expliquer. Pourquoi ? Parce que, bien qu'ils laissent libre cours aux états intentionnels ou autres du locuteur, ils ne représentent pas. Ce que nous cherchons à comprendre, c'est comment nos hominidés peuvent, au cours de l'évolution, acquérir la représentation linguistique.

Quelle est la différence exacte entre représenter et exprimer ? Si je dis « Pluie ! » mon énoncé peut être littéralement vrai ou faux, car il représente l'état actuel du temps. Je peux, par exemple, mentir avec cet énoncé. Mais si je dis « Aïe ! », et bien que je transmette de l'information sur moi-même, je ne dis rien qui soit littéralement vrai ou faux. Si je dis « Aïe ! » quand je n'ai pas mal, je trompe et je désinforme, je ne mens pas.

Ainsi la première chose que nos hominidés doivent créer, ce sont quelques outils conventionnels pour représenter les mêmes états de choses dans le monde que leurs états intentionnels vécus. Un dispositif de ce genre représenterait le même état de choses, les mêmes conditions de satisfaction que « Il y a de la nourriture ici », ou « C'est dangereux ici », un autre, « Il pleut », etc. En produisant une occurrence de ce dispositif, qu'on pourrait appeler également « un énoncé », une personne peut transmettre à une autre le même contenu que ce qu'elle vit comme état intentionnel. Par exemple, si elle croit qu'il pleut, elle a recours au dispositif approprié et ainsi communique à son interlocuteur le fait qu'il pleut.

C'est un simple exemple, mais vu son importance philosophique, ralentissons, et reprenons pas à pas. Nous supposons en ce moment que des personnes peuvent reconnaître des occurrences d'un même type. C'est une supposition raisonnable parce que l'appareil cognitif dont nous supposons qu'elles sont dotées implique l'aptitude à reconnaître des occurrences de ce qui est semblable à différentes occasions. Nous supposons que le locuteur est capable d'énoncer une occurrence intentionnellement. C'est impliqué par son aptitude présumée à se comporter intentionnellement. Mais alors, qu'est ce qui est ajouté exactement quand il a recours au dispositif à des fins de communication ? En fait, il possède déjà un état intentionnel avec des conditions de satisfaction, par exemple la croyance qu'il pleut. Si bien que ce qu'il fait,

c'est qu'il impose intentionnellement ces conditions de satisfaction à l'énoncé. L'énoncé a alors les mêmes conditions de satisfaction que sa croyance, et du moment que nous supposons que ce locuteur et son auditeur connaissent tous deux la convention qui leur permet d'utiliser le symbole en question, il peut produire son énoncé avec l'assurance que l'auditeur reconnaîtra en l'énoncé ces conditions de satisfaction.

L'introduction de dispositifs conventionnels pour représenter des états de choses présuppose déjà la notion de sens du locuteur⁽¹¹⁾. Tout agent qui est capable d'utiliser ces dispositifs doit être capable des les utiliser de façon appropriée.

VII. Le sens du locuteur comme imposition de conditions de satisfactions à des conditions de satisfaction

Nous pouvons maintenant clarifier la notion de sens. Nous devons distinguer le sens conventionnel des mots, des phrases et d'autres symboles, du sens du locuteur, celui qu'il exprime en produisant un énoncé intentionnel. Dans le cas que nous avons discuté, le symbole en question a un sens conventionnel : il pleut, et quand le locuteur produit un énoncé comportant ce symbole, il exprime un sens du locuteur, d'acte de langage : il pleut. Quand le locuteur énonce intentionnellement une occurrence du symbole, la production de l'occurrence est la condition de satisfaction de son intention d'énoncer. Et quand il l'énonce de façon appropriée, il impose une condition supplémentaire à l'occurrence énoncée. La condition de satisfaction est : qu'il pleut. Cette imposition de conditions de satisfactions sur des conditions de satisfaction est l'essence du sens du locuteur.

Cette aptitude est capitale parmi celles qui font la cognition humaine. Elle demande l'aptitude de penser à deux niveaux à la fois, ce qui est essentiel à l'utilisation du langage. À un premier niveau, le locuteur produit intentionnellement un énoncé matériel, mais au second, l'énoncé représente quelque chose. Et la même dualité contamine le symbole lui-même. À un premier niveau, c'est une occurrence matérielle, comme toute autre, et à un autre, elle a une signification et représente un type d'état de choses.

Dans ce que j'ai dit jusqu'ici, il y a deux choses distinctes. Tout d'abord, le sens du locuteur consiste en ce double niveau d'intentionnalité que j'ai essayé de décrire. Le locuteur produit intentionnellement un énoncé, et il a l'intention que l'énoncé ait lui-même des conditions de satisfaction, par exemples des conditions de vérité. Mais, et c'est l'autre point crucial, s'il veut y arriver régulièrement, alors il doit y avoir un dispositif conventionnel reconnu dans la société, reproductible, dont la production peut être comprise régulièrement et conventionnellement par les interlocuteurs pour transmettre le message. Nous sommes alors beaucoup plus près du langage, parce que le premier phénomène est essentiel à l'accomplissement des actes de langage, et le second, les dispositifs reproductibles, consiste typiquement en des mots et des phrases d'une langue. Pour la simplicité de la démonstration, j'ai introduit l'idée de convention avant celle de sens du locuteur. Mais qu'est-ce qui vient en premier, le sens du locuteur ou la convention ? Suivant l'ordre de dépendance logique, l'intentionnalité du locuteur doit être logiquement première, car ces conventions pour les propositions non structurées encodent des sens du locuteur préexistants. Toutefois,

(11) NdT : suivant la traduction de *speaker meaning* par Claude Poitevin in *L'intentionnalité* (op. cit. : 194).

sans le langage et ses conventions, vous ne pouvez avoir que des sens du locuteur très simples. Vous pouvez penser, et vouloir dire, par exemple : Il pleut ici. Mais vous ne pouvez même pas penser, et encore moins dire et signifier, par exemple : Ce serait bien d'aller au zoo mercredi prochain mais je dois rester à la maison pour préparer ma déclaration d'impôt sur le revenu. Nous reviendrons sur cette question, la dépendance de la pensée complexe et du sens, dans la prochaine section quand nous aborderons les symboles qui ont une structure compositionnelle. En attendant, je me contenterai de cette remarque : pour que les locuteurs et les auditeurs acquièrent un système où ils peuvent communiquer effectivement, ils devront développer un ensemble de dispositifs conventionnels pour transmettre le sens du locuteur.

Quand les animaux dont nous nous occupons développent un langage, ils élaborent un ensemble de moyens de représentation publique, sociale. C'est-à-dire un ensemble de moyens dont la production sera l'imposition de conditions de satisfaction sur des conditions de satisfaction, par convention.

C'est un premier pas sur la voie du langage, mais seulement un premier pas, parce que jusqu'alors nous n'avons pas de syntaxe. Les moyens que nous imaginions correspondent à des propositions non structurées, et n'ont pas de structure syntaxique interne. On les aurait traduits par des phrases d'un seul mot : Pluie ! Danger ! Nourriture !, etc.

VIII. Étape suivante : la compositionnalité syntaxique

L'étape suivante sur la voie du langage est l'introduction d'outils syntaxiques simples qui peuvent se combiner à d'autres outils syntaxiques simples pour produire des dispositifs complexes, chacun de ceux-ci devant être utilisés pour communiquer un état intentionnel complet. Autrement dit, les hominidés doivent élaborer des éléments qui correspondent à nos mots et morphèmes et aux façons de les combiner en phrases de manière compositionnelle, de sorte qu'ils puissent déduire le sens des phrases du sens des éléments et de leur agencement dans la phrase. Pour nous, l'unité minimale de communication, d'acte de langage, c'est la phrase complète. Le principe qui guide la sélection des outils syntaxiques dans la phrase, c'est qu'ils doivent pouvoir remplir une fonction sémantique. Il doit y avoir des dispositifs reproductibles dont chacun peut fonctionner comme unité de communication (phrase), et ceux-ci doivent être composés d'éléments (mots) tels que le contenu communicatif de l'ensemble soit déterminé par les éléments et les règles de leur combinaison dans la phrase.

Comment introduisons-nous ces traits (mots et phrases) alors que les phrases sont systématiquement construites à partir de mots ? Nous devons partir des ressources que l'animal possède déjà, et qui sont de fait extrêmement riches. Puisque nos animaux sont déjà capables d'identifier et de réidentifier des objets, nous pouvons introduire des noms d'objets ; et comme ils sont capables de reconnaître différents exemplaires d'une même sorte, on peut introduire des termes généraux comme 'chien', 'chat', 'homme', etc. ; et comme ces objets ont des caractéristiques, on peut introduire quelque chose qui correspond aux adjectifs et aux verbes. Notez cependant les contraintes capitales qui pèsent sur eux. Nous ne supposons en aucune manière que la référence et la prédication, qui sont les actes de langage correspondant aux SN et aux SV, sont simples, mais plutôt que, une fois que nous avons l'acte de langage complet, nous pouvons les extraire comme éléments qui les composent. Suivant Frege, nous considérons que les SN et les SV sont déduits de la phrase complète et non que c'est la phrase complète qui résulte de la combinaison de SN et de SV.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Nos animaux disposent déjà de contenus propositionnels non structurés. Mais à ceux-ci correspondent des caractéristiques structurées du monde réel que les animaux sont capables de reconnaître. Ainsi, nous n'éluons aucune question quand nous attribuons à l'animal une structure phrastique qui correspond aux conditions de satisfaction qu'il possède déjà. La fonction sémantique va de soi dans la mesure où nous avons déjà introduit le sens. Voici l'idée de base : l'animal possède des contenus (en termes de perceptions et de croyances) mais ceux-ci manquent de structure syntaxique ; il peut voir, et donc croire, quelque chose dont nous pouvons rendre compte (mais pas lui) comme : « Ça vient vers moi ». Ainsi, si l'animal est capable de créer des événements de sens, c'est-à-dire des actes de langage, alors il est déjà capable de représenter cet état de choses avec ce double niveau d'intentionnalité que j'ai décrit précédemment. Du point de vue de l'animal, la représentation est de la forme : venir-vers-moi-chose-maintenant.

L'animal possède l'aptitude à placer des traits mais pas encore la référence et la prédication. Pour y arriver, il a besoin de moyens symboliques qui décomposent le contenu propositionnel en composants. Mais il a déjà, dans son intentionnalité prélinguistique, le matériau pour construire ces composants. Il peut voir quelque chose venir vers lui en ce moment, et dès lors croire que quelque chose vient vers lui en ce moment. Cela suffit pour que puissions introduire des outils qui permettent d'accomplir les fonctions de la référence et de la prédication, outils qui sont des formes de SN et de SV. Nous y ajouterons les règles ou les procédures qui permettront de combiner ces outils (mots) pour arriver à des structures complexes (phrases). Il importe peu de savoir comment nous construisons ces éléments subphrastiques ou comment nous les combinons du moment qu'ils décomposent la phrase en éléments répétables et qu'ils correspondent aux contenus intentionnels prélinguistiques. J'ai supposé que ces éléments se décomposent à la manière des langues européennes que je connais, mais ce n'est pas une hypothèse nécessaire. J'ai supposé que le venir-vers-moi-chose-maintenant présyntaxique se décompose en un outil qui réfère à un homme contextuellement spécifique et en une prédication qui exprime le fait de venir vers moi en ce moment, comme dans :

L'homme vient maintenant vers moi.

Il n'est pas logiquement nécessaire de le faire ainsi, mais le faire ainsi correspond mieux à notre phénoménologie prélinguistique que d'autres moyens imaginables. Comme je l'ai dit plus haut, nous pouvons imaginer une langue où ce que nous concevons comme objets serait traité comme des procès récurrents et répétables, ce qui donnerait :

Ça homme maintenant vers moi de façon venante

Sur le modèle de :

Il pleut à grosses gouttes sur moi en ce moment.

Mais une telle langue ne reflèterait pas la saillance de l'objet correspondant à notre phénoménologie de perception.

En outre, il y a des traits structurellement intégrés de l'intentionnalité humaine qui peuvent apporter une solution au paradoxe évoqué plus haut, et tout modèle évolutionniste doit affronter ce paradoxe. Le paradoxe est le suivant : comment parvenons-nous, si la phrase est entièrement composée d'entités discrètes, à l'unité de la

phrase (et par là à l'unité de la proposition exprimée), de la chaîne constituée de mots et de morphèmes ? Une autre question qui lui est liée : comment expliquons-nous l'omniprésence de la structure SN-SV dans les langues humaines, quelle que soit la variété de ses réalisations dans ces langues ? La solution au premier problème, l'unité de la proposition, est apportée par le fait que, vu la nature du sens du locuteur, c'est une condition absolue que pour que quelque chose soit une phrase déjà capable d'encoder un sens du locuteur, elle doit encoder un état intentionnel complet. Toute intentionalité, consciente ou non, perceptuelle ou non, nous arrive propositionnellement au sens banal où chaque état intentionnel discriminable a des conditions de satisfaction, dont une condition implique toujours que telle ou telle chose est effective. La phrase est conçue pour encoder le contenu propositionnel entier de l'état intentionnel. Ainsi, dès lors que nous exigeons que les phrases encodent des états intentionnels complets, l'unité de la proposition exprimée va de soi. L'unité de la proposition est intégrée dans la structure logique de l'intentionnalité biologique.

Voyons maintenant la seconde question. Si l'on regarde la structure phénoménologique de nos expériences, notamment l'expérience consciente de la perception, nous verrons que les objets et leurs caractéristiques sont saillants. Bien que les conditions de satisfaction de nos expériences visuelles demandent des états de choses complets, de telle sorte que nous ne voyons jamais seulement un objet, mais qu'un objet est là-bas avec telles ou telles caractéristiques, de même, phénoménologiquement, nous sommes conscients de voir des objets et de voir qu'ils ont telles ou telles caractéristiques. Ainsi l'unité propositionnelle exprimée par la phrase complète est déjà fournie par l'intentionnalité prélinguistique, et la structure interne sujet-prédicat est fournie par le moyen dont notre phénoménologie nous présente le contenu propositionnel.

Nous avons déjà fait trois pas sur la voie du langage : en premier lieu, la création d'un sens du locuteur, soit l'imposition de conditions de satisfaction aux conditions de satisfaction. En second lieu, la création de dispositifs conventionnels pour accomplir des actes de sens du locuteur, ce qui nous rapproche du sens de la phrase, étant donné que le sens de la phrase constitue la possibilité permanente du sens du locuteur. Le sens du locuteur est conventionnalisé. Le sens du locuteur, c'est typiquement l'emploi ou l'usage de ces conventions dans l'accomplissement de l'acte de langage. En troisième lieu, nous avons ajouté la structure interne à l'acte de langage sous la forme d'éléments syntaxiques discriminables, qui ont des sens, un contenu sémantique, mais qui ne peuvent pas constituer par eux-mêmes des énoncés. Ce sont des parties de phrases, qui correspondent donc à des mots, mais ce ne sont pas encore des phrases entières. Nous avons aussi besoin de règles qui permettent de combiner ces outils en phrases complètes et de faire la distinction entre chaînes grammaticales et chaînes agrammaticales. Les deux règles sont essentielles à tout modèle linguistique. La première nous assure des unités de sens assez grandes pour fonctionner dans la communication, la seconde la compositionnalité. La phrase est composée d'éléments signifiants, et leur combinaison, suivant des règles, nous permet de créer de nouvelles phrases et de comprendre le sens de phrases et d'énoncés que nous n'avions encore jamais entendus.

Nous n'avons pas encore la générativité, qui est l'aptitude des locuteurs à produire et comprendre un nombre potentiellement infini de phrases nouvelles, mais il est facile d'ajouter la générativité à la compositionnalité tout simplement en ajoutant des règles récursives, qui s'appliquent sans fin. Exemples de cette générativité, les règles qui permettent la formation de complétives comme dans : « Il est possible que », « Sally croit que ». Qu'en est-il des conjonctions ? Il ne semble pas non plus

difficile de les ajouter. En effet nous avons déjà une conjonction implicite quand nous joignons deux phrases dans un acte de langage. Si je dis : « Il pleut. J'ai faim », j'ai déjà quelque chose du type : « Il pleut et j'ai faim », et nous pouvons ajouter des conjonctions ou des connecteurs explicites pour cela : « et », « ou », « si... alors »...

Remarquez qu'en ajoutant la syntaxe linguistique à l'intentionnalité de l'animal, nous rendons les locuteurs capables de faire ce que ne peut faire aucun animal. Le locuteur peut intentionnellement construire de manière arbitraire des représentations très nombreuses et très différentes d'états de choses réels, possibles voire impossibles dans le monde. Notre locuteur peut ainsi penser et dire non seulement que l'homme vient vers moi en ce moment, mais aussi la semaine prochaine, ou que ce sera la montagne qui viendra vers moi, ainsi de suite et ad libitum... Avec cet appareil ainsi élaboré, les hominidés peuvent étendre leur vocabulaire pour avoir des pensées et accomplir des actes de langage qui sont littéralement impensables sans langage. L'animal prélinguistique peut compter sur ses doigts. Avec les nombres, initialement créés pour correspondre au nombre de doigts, il peut maintenant compter à l'infini et avoir des pensées avec des composants numériques qu'il ne peut avoir dans la forme prélinguistique. Sans langage, il pourrait penser : il y a trois chiens dans le champ, mais avec le langage, il peut penser : j'aimerais qu'il y ait un millier de chiens dans le champ.

IX. Étape suivante : la déontologie

Ainsi, avec les conventions sur le sens, plus la compositionnalité et la générativité, nous sommes bien engagés sur la voie du langage.

Mais pourquoi n'est-ce pas suffisant ? Pourquoi sommes-nous seulement sur la voie et non au bout du chemin ? Je pense que dans un certain sens nous y sommes si nous envisageons les implications du modèle que j'ai proposées jusqu'ici d'une manière très particulière. Il est essentiel de voir que ces données impliquent que le locuteur qui emploie ce dispositif conventionnel dans un cadre social, dans le but, par exemple, de transmettre à l'auditeur une vérité sur le monde, est engagé par cette vérité. Ce qui veut dire que nous ne comprendrons pas l'une des caractéristiques essentielles du langage, si nous ne voyons pas qu'il implique nécessairement des engagements sociaux, et que cette nécessité d'engagements sociaux vient du caractère social de la situation de communication, du caractère conventionnel des outils utilisés, et de l'intentionnalité du sens du locuteur. Et c'est cette caractéristique, une caractéristique qui découle de la nature du sens du locuteur, ainsi que le caractère social de la communication et le caractère conventionnel des moyens utilisés pour communiquer, qui permettent au langage de constituer la base de la société humaine. Si un locuteur transmet intentionnellement une information à un auditeur en utilisant des conventions socialement admises, dans le but de produire chez lui une croyance sur un état de choses dans le monde, alors le locuteur est engagé par la vérité de son énoncé. C'est que je vais maintenant expliquer.

Nous avons vu plus haut que la structure formelle de l'état intentionnel $S(p)$ ressemble beaucoup à la structure formelle de l'acte de langage correspondant $F(p)$. Mais $F(p)$ représente un acte intentionnel, et dans les cas que nous envisageons, cela représente un acte délibérément accompli en accord avec les conventions d'une langue socialement établie. Rappelez-vous que l'essence du sens du locuteur, c'est l'imposition de conditions de satisfaction aux énoncés, les mêmes conditions de satisfaction que celles de l'acte intentionnel exprimé dans l'énoncé. Ainsi, si je crois qu'il pleut, et que je veuille dire qu'il pleut, j'exprime ma croyance avec l'intention

de produire un énoncé qui ait les mêmes conditions de satisfaction que la croyance originale. Cet énoncé hérite de la direction d'ajustement de la croyance, et ainsi, comme la croyance, l'énoncé peut être vrai ou faux. Quand je dis « Il pleut », mon énoncé a une direction d'ajustement mot-monde, et il sera vrai ou faux selon que le contenu propositionnel sera satisfait ou non. De même pour les autres cas...

Mais surgit alors un problème intéressant qui concerne la relation entre l'acte de langage et l'état intentionnel correspondant. L'acte de langage implique un engagement qui va bien au-delà des engagements de l'état intentionnel exprimé. C'est particulièrement évident avec les assertions et les promesses. Avec une assertion⁽¹²⁾, non seulement j'exprime une croyance, mais je m'engage moi-même vis-à-vis de sa vérité. Quand je fais une promesse, je n'exprime pas seulement une intention, je m'engage à m'en acquitter. D'où viennent ces engagements ? La croyance et l'intention n'ont rien des engagements de l'assertion et de la promesse. Si nous essayons d'expliquer l'apparition d'un langage permettant assertions et promesses, on ne peut se contenter d'expliquer comment un locuteur peut transmettre sa croyance et son intention à l'auditeur. Nous devons savoir comment le locuteur ajoute ces dimensions déontologiques particulières à son acte de langage. Il est tentant et effectivement vrai de dire que les règles instaurant la possibilité d'actes d'assertion et de promesses font de chaque assertion un engagement et de chaque promesse une obligation. Ces règles ont la forme typique « X vaut pour Y en C » (par exemple, produire tel ou tel énoncé X dans le contexte C vaut pour une promesse Y). La question est : comment obtenons-nous ces règles ?

Remarquez qu'une réponse erronée mais très commune consiste à penser que les conditions déontiques sont d'une manière ou d'une autre extérieures au type d'acte de langage. En premier lieu nous avons le fait d'asserter puis nous avons une règle qui nous engage à ne faire que des assertions vraies ; d'abord nous avons le fait de promettre puis nous avons une règle qui nous oblige à tenir nos promesses. Cette conception de la relation des assertions à la vérité est défendue par des philosophes aussi divers que Bernard Williams, Paul Grice et David Lewis⁽¹³⁾. Mais elle est fautive. Vous ne pouvez pas expliquer ce qu'est une assertion ou une promesse sans expliquer qu'une assertion engage l'auteur sur la vérité de celle-ci, et que la promesse engage son auteur à la tenir. Dans les deux cas, l'engagement fait partie du type d'acte de langage qui s'accomplit, et j'entends par « faire partie » qu'il ne pourrait s'agir de tel acte de langage, il ne pourrait s'agir exactement de cet acte de langage s'il n'avait pas en lui cet engagement. Mais je repose la question : comment développons-nous ce pouvoir déontique à partir de l'acte de signifier quelque chose par un énoncé ? Est-ce que l'acte de représenter les mêmes conditions de satisfaction que celles d'une croyance, d'une manière ou d'une autre, implique essentiellement un engagement qui dépasse l'engagement de la croyance ; est-ce que l'action de représenter les mêmes conditions de satisfaction qu'une intention implique nécessairement un engagement qui dépasse l'engagement de l'intention ? Ou bien, ces autres engagements sont-ils simplement accessoires ? Sont-ils des ajouts qui adviennent avec le développement historique des institutions linguistiques ? Je pense qu'ils sont intrinsèques.

(12) NdT : ou *affirmation* (cf. *Les Actes de langage, passim*).

(13) Bernard Williams (2002), *Truth and Truthfulness: An Essay in Genealogy*, Princeton, Princeton University Press.

— Paul Grice (1975), "Logic and Conversation" in Peter Cole & Jerry L. Morgan (éds), *Syntax and Semantics*, Vol. 3, New York, Academic Press, 41-58.

— David Lewis (1972), "General Semantics", in Donald Davidson & Gilbert Harman (éds), *Semantics of Natural Language*, 2^e éd., Dordrecht & Boston, Reidel, 169-218.

Pour voir en quoi ils le sont, nous devons voir que l'acte de langage est plus que la simple expression d'une intention, ou l'expression d'une croyance. C'est surtout un acte public. Je dis quelque chose à quelqu'un d'autre. Mais je ne lui dis pas seulement que j'ai une croyance ou une intention, je lui dis quelque chose du monde que représentent ces croyances ou ces intentions. En m'engageant sur les conditions de satisfaction de la croyance, je lui dis que c'est ainsi qu'est le monde ; en lui parlant des conditions de satisfaction de mon intention, je lui dis ce que j'ai vraiment l'intention de faire. (C'est là que la sui-référentialité des promesses entre en jeu. Je ne promets pas seulement de faire quelque chose, mais par là, je promets de le faire parce que j'ai promis de le faire.) En langage courant, je donne ma parole.

Résumons cette partie de notre discussion : pour qu'apparaisse une langue, nous avons trouvé que nous avons besoin d'un sens du locuteur, de conventions et d'une structure syntaxique intrinsèque. Mais si vous considérez ceux-ci comme étant reliés d'une certaine manière à l'intentionnalité humaine, vous pouvez voir différents types d'actes illocutoires, et par là, vous avez déjà les engagements qui accompagnent traditionnellement ces types d'actes. Il n'est pas besoin d'autre chose pour garantir que les locuteurs seront engagés par leurs énoncés. En suivant cette idée de bon sens, que le langage a pu se développer, et d'ailleurs qu'il s'est sans doute développé à partir de formes prélinguistiques d'intentionnalité, nous avons trouvé que le langage qui résulte de ce processus apporte quelque chose qui ne se trouve pas dans l'intentionnalité prélinguistique, la présomption publique d'engagements.

X. Extension de la déontologie à la réalité sociale. Comment le langage nous permet de créer des institutions sociales

Notre discussion a porté jusqu'ici sur le fait que les actes de signification intentionnels, c'est-à-dire l'imposition intentionnelle de conditions de satisfaction sur des conditions de satisfaction, accomplis suivant des conventions admises et dans l'intention de s'y conformer, impliquent nécessairement une déontologie. Ceci dit, si l'on admet que la déontologie est créée collectivement par ces actions intentionnelles, alors il est très facile, et même pratiquement inévitable, qu'elle soit étendue à la réalité sociale en général. Ainsi, dès lors que vous êtes capable de représenter, vous êtes déjà en mesure de créer une réalité qui consiste pour partie en représentations. Je vais vous en donner quelques exemples. Si vous êtes capable de dire : « C'est notre chef », « C'est mon homme », « C'est ma femme », « C'est ma maison », alors vous êtes capable de faire plus que de représenter des états de choses préexistants. Vous êtes en mesure de créer des états de choses avec une nouvelle déontologie, de créer des droits, des devoirs et des obligations, en accomplissant certains actes de langage et en obtenant d'autres personnes qu'elles les acceptent. Si vous et les autres reconnaissez quelqu'un comme un chef, et quelque chose comme la propriété de quelqu'un, et un homme ou une femme comme quelqu'un à qui vous êtes uni par un lien particulier, alors vous avez déjà créé une déontologie publique. Vous avez déjà créé les raisons publiques de l'action, qui sont indépendantes du désir.

Mais observez le fonctionnement du langage que nous utilisons pour décrire ces phénomènes. Il les crée. Il les constitue de façon décisive. Pourquoi ? Parce que ces phénomènes ne sont ce qu'ils sont qu'en raison du fait qu'ils sont représentés tels qu'ils sont. Les représentations qui sont partiellement constitutives de la réalité institutionnelle, la réalité du gouvernement, de la propriété privée, du mariage, comme celle de la monnaie, des universités ou des cocktails, est essentiellement linguistique. Le langage ne fait pas que décrire, il crée, et en partie constitue ce qu'il décrit.

La compositionnalité joue essentiellement un rôle dans la création de la réalité sociale et institutionnelle. Avec elle, l'animal peut faire beaucoup plus que seulement représenter des états de choses existants ; il peut représenter des états de choses qui n'existent pas mais auxquels on peut donner une existence si l'on obtient d'une communauté qu'elle accepte certains actes de langage. Ainsi, par exemple, l'homme qui dit : « C'est ma propriété » ou la femme qui dit : « C'est mon mari », font plus que rendre compte d'un état de choses préexistant, ils sont peut-être en train de créer un état de choses par leur déclaration. Et si l'une ou l'autre de ces personnes peut obtenir des autres qu'ils acceptent cette déclaration, elles parviennent à créer une réalité institutionnelle qui n'existait pas avant cette déclaration.

Nous ne disposons pas encore des performatifs, car ils demandent des verbes performatifs spécifiques ou d'autres expressions spécifiques, mais nous avons les déclarations avec leur double direction d'ajustement. Si je dis « Ceci m'appartient », alors, d'une part, je me représente en tant qu'ayant droit à la propriété (direction d'ajustement : mot-monde), et si j'obtiens des autres qu'ils acceptent ma représentation, alors, d'autre part, je crée ce droit, car ce droit n'existe que par l'accord de tous (direction d'ajustement : monde-mot). Cela va de pair : je crée un droit en me représentant comme ayant déjà ce droit.

Cette démarche fondamentale sous-tend une bonne partie de la société. Ce n'est pas facile à saisir, mais je pense que c'est essentiel à la compréhension de la société. L'énoncé crée des raisons d'agir indépendantes du désir et celles-ci sont ensuite reconnues par la collectivité. Mais cette même démarche, ce X-compte-pour-Y-en-C, par lequel on crée des raisons d'agir indépendantes du désir dans le cas de l'acte de langage individuel, est maintenant généralisable. Ainsi par exemple, ce que nous concevons comme propriété privée est une sorte d'acte de langage permanent. Une sorte d'acte de langage permanent attaché à un objet ; qui dit que le propriétaire de cet objet a certains droits et devoirs, et que les autres, qui n'en sont pas les propriétaires, n'ont pas ces droits et devoirs. Pensez aussi à l'argent comme une sorte d'acte de langage permanent. (Parfois l'acte de langage est couché sur papier ⁽¹⁴⁾. Sur les billets de banque, on peut lire : « Ce billet représente une monnaie légale pour le règlement de toute dette. »)

XI. Résumé de la discussion qui précède

L'idée fondamentale qui motive cette partie de mon argumentation est la suivante : il y a quelque chose qui fait défaut dans les conceptions traditionnelles du langage qui reposent sur la syntaxe, la sémantique et la phonétique, avec en plus une pragmatique extralinguistique. En fait, ce qui est oublié, c'est l'élément essentiel : l'engagement impliqué par le fait qu'on a un ensemble d'outils conventionnels qui encodent l'imposition de conditions de satisfaction sur des conditions de satisfaction. Dès lors que l'on a saisi cet aspect des actes de signification, on pénétrera mieux, me semble-t-il, le rôle constitutif du langage dans la construction de la société et des institutions sociales. Reprenons les étapes de la démonstration, pour qu'elle soit la plus claire possible.

Étape 1 : Nous imaginons une espèce animale dotée de conscience et d'intentionnalité prélinguistique. Et, ce qui est tout aussi important, les animaux de cette espèce

(14) Pour des développements, voir mon ouvrage *The Construction of Social Reality*, 1995. (NdT : trad. Claudine Tiercelin (1998), *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard.)

sont aussi dotés d'une aptitude à agir librement et d'intentionnalité collective. Ils peuvent coopérer et ont un libre arbitre.

Étape 2 : Nous devons supposer qu'ils sont capables de développer des procédures qui leur permettent de représenter des états de choses ; avec des représentations possédant un sens du locuteur tel que je l'ai défini. Ils peuvent représenter des états de choses tels qu'ils croient qu'ils existent, ou tels qu'ils désirent qu'ils existent, ou qu'ils veulent causer...

Étape 3 : Ces procédures, ou du moins certaines d'entre elles, se conventionnalisent. Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Cela signifie qu'étant donné l'intentionnalité collective, si un membre du groupe s'engage dans l'une de ces procédures, alors les autres membres sont en droit d'attendre que ces procédures soient suivies correctement. Ceci, je suppose, est l'élément essentiel des conventions. Les conventions sont arbitraires, mais une fois fixées, elles donnent aux participants un droit de s'attendre à certaines choses.

Étape 4 : On peut aussi imaginer que les conventions décomposent les représentations en éléments répétables et manipulables qui remplissent les fonctions de référence et de prédication.

Étape 5 : L'idée centrale dans la discussion est la suivante : jusqu'ici, le simple fait d'avoir une croyance ou un désir n'engage d'aucune manière une personne publiquement. Certes, une croyance est un engagement sur la vérité, un désir est un engagement à le satisfaire, une intention un engagement à agir, mais en aucun cas ce ne sont à ce stade des affaires publiques. Il n'y a aucune déontologie impliquée, aucune obligation publiquement reconnue. Mais dès lors que vous vous engagez librement à remplir les conditions de satisfaction de ces états intentionnels, et que vous le faites publiquement, en imposant des conditions de satisfaction à des conditions de satisfaction, et que vous le faites dans le respect des conventions d'une tribu, alors vous disposez d'un système pour créer des obligations, comme d'autres sortes d'engagements déontiques. Remarquez que l'engagement se fait vis-à-vis d'états de choses dans le monde et pas seulement vis-à-vis des états intentionnels correspondants. Ainsi, avec une assertion, je m'engage sur l'existence d'un fait ; si je fais une promesse, je m'engage sur l'accomplissement d'une future action, ainsi de suite.

Étape 6 : La même démarche linguistique fondamentale qui permet aux actes de parole de prendre en charge une déontologie avec ses droits, devoirs, engagements, etc., peut être également étendue à la création de réalités sociales et institutionnelles, comme celle de la monnaie, du mariage, de la propriété privée, ainsi de suite. Et chacune de ces réalités est un système déontologique. Dès lors qu'on introduit les éléments de compositionnalité et de générativité dans le langage, il n'y a littéralement plus de limites aux réalités institutionnelles que nous pouvons créer, simplement en nous mettant d'accord, linguistiquement, sur le fait que nous les créons. Nous créons des universités, des cocktails, des vacances d'été par exemple. Les limites imposées au pouvoir institutionnel sont les limites de la déontologie elle-même. Les pouvoirs déontiques sont des pouvoirs qui n'existent que parce qu'ils sont reconnus et acceptés comme existants. Parfois nous les accompagnons de force physique, comme par exemple dans le cas du droit pénal, mais les polices et les armées sont aussi des systèmes déontologiques.

XII. Pourquoi les théories sémantiques classiques échouent à expliquer ces particularités.

J'ai maintenant fourni les principaux arguments de cet article. Dans cette section et dans la prochaine je vais répondre à quelques questions qui restent en suspens.

J'ai dit plus haut que les conceptions traditionnelles du langage sont incapables d'arriver jusqu'à cette caractéristique déontique essentielle. Mais pourquoi, par exemple, les théories vériconditionnelles n'y parviendraient-elles pas ? Les théories vériconditionnelles que je connais bien font un lien entre vérité et sens. Ce qu'elles ne voient pas, c'est comment ce lien est nécessairement réalisé par le truchement de l'engagement. Il ne suffit pas qu'il y ait une relation d'adéquation ou de satisfaction entre d'un côté une phrase ou un énoncé et de l'autre ses conditions de vérité, il doit y avoir aussi une relation de représentation et cette relation ne s'explique pas par une sorte d'adéquation ou de satisfaction. Le seul moyen d'arriver à cette relation de représentation est de considérer qu'un énoncé ayant du sens ne fait pas que remplir les conditions de vérité, ou bien qu'il est seulement satisfait par les conditions de vérité, mais plutôt qu'il est un engagement sur l'existence de ces conditions de vérité. Vous pouvez voir la faiblesse d'un tel raisonnement sous sa forme la plus extrême dans la théorie picturale du sens. Le *Tractatus* de Wittgenstein est l'exemple même de cette façon de voir. Le problème est que si nous devons essayer de concevoir la phrase comme l'image d'un fait, alors le fait est tout autant une image de la phrase. L'isomorphisme est une relation symétrique : si A est isomorphe de B, alors B est isomorphe de A. Si cette phrase est d'une manière ou d'une autre un modèle structural du fait, alors le fait est tout autant un modèle structural de la phrase et nous avons perdu en chemin la relation de représentation qui est essentielle au langage. Ceci dit, et assez bizarrement, une même difficulté touche les modèles théoriques à la Tarski comme celui de Davidson, parce que si nous devons dire que la notion-clé est la satisfaction, et que nous puissions expliquer la satisfaction récursivement, alors le problème est que si un objet satisfait une phrase ouverte ⁽¹⁵⁾, alors il doit y avoir une relation suivant laquelle l'objet se trouve relié à la phrase ouverte, la relation consistant à satisfaire cette phrase ouverte. Mais rien de tout cela ne nous donne la représentation ou l'engagement. La forme particulière d'asymétrie qui est requise entre la représentation et la chose représentée implique essentiellement un engagement du côté de l'acte de langage sur l'existence de l'état de choses représenté. Il ne suffit pas de présenter le langage et la réalité comme se fixant d'un regard vide. Le langage est utilisé pour représenter la réalité et la notion de représentation implique essentiellement beaucoup plus que les notions de vérité et d'adéquation, ou de satisfaction. Elle implique la notion d'engagement vis-à-vis de la vérité ou de la satisfaction.

XIII. Pourquoi le langage est essentiellement conventionnel et pourquoi il y a autant de langues différentes

Si le langage est fondé biologiquement, alors pourquoi parlons-nous autant de langues différentes ? Si l'évolution biologique nous a donné l'aptitude au langage,

(15) NdT : en logique, une *phrase ouverte* (*open sentence*) est une proposition incomplète au sens où elle comprend une variable (un *composant indéterminé*, selon Russell) qui demande à être satisfaite ou déterminée pour que la proposition puisse être dite vraie (ou fausse), cf. : $(Fx) = « x \text{ est sage } » \rightarrow (Fa) = « \text{Aristote est sage} »$.

pourquoi ne nous a-t-elle pas donné un même langage à tous ? Les humains ont, à quelques variantes près, la même façon de voir car ils ont tous le même appareil visuel, mais ils n'ont certainement pas la même façon de parler. Pourquoi donc ? La réponse découle du fait que parler est une activité volontaire, peut-être la forme humaine la plus exemplaire du libre arbitre, et quand il s'agit d'actions volontaires et libres, les gens font ces actions par leurs propres moyens, volontaires et libres. La biologie peut nous fournir les bases de la parole, mais c'est de nous que dépendent la façon dont nous parlons et ce que nous disons. Supposons qu'il y ait vraiment eu une unique langue primordiale avec sa syntaxe et son lexique. La linguistique historique nous permet d'avancer qu'elle aurait évolué en différents dialectes, qui seraient tous conventionnels. D'une certaine manière, l'Empire romain a donné à ses sujets une langue commune, mais c'est sur près de deux mille ans qu'elle a évolué jusqu'au français, au portugais, à l'espagnol, au romanche, etc. Donc, même si on suppose un langage déterminé biologiquement, le libre arbitre de ses locuteurs aurait fait évoluer cette Ursprache⁽¹⁶⁾ en un certain nombre de dialectes conventionnels, « conventionnels » impliquant à la fois l'arbitraire et la normativité. Il y a une manière juste et une fausse de parler n'importe quelle langue, mais la manière dont le langage fixe les critères du juste et du faux est conventionnel et par là arbitraire.

(16) NdT : emprunté par l'anglais à l'allemand, et donc en allemand dans le texte ; autrement dit en anglais : *proto-language* ; en français : *langue mère*...